

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

LA VALLÉE DE GHASSAN SALHAB

Poésie apocalyptique d'un Moyen-Orient à l'agonie

LE COUP DE BILL'ART
DU SOIR

Bananier

Par Kader Bakou

Oligarchie est un nom à la mode chez nous et ailleurs. Le dictionnaire définit l'oligarchie comme étant un système ou un régime politique dans lequel le pouvoir est détenu par un petit groupe de personnes ou de lobbies. La dictature est une forme d'oligarchie. Quand le pouvoir s'exerce par l'argent, c'est une argyrocratie. Quand le pouvoir politique est dévolu aux détenteurs de la richesse, c'est une ploutocratie. La gérontocratie est un régime politique où le pouvoir est exercé par les personnes les plus âgées de la société, car jugées (théoriquement) plus sages : les gérontes.

Honne soit qui mal y pense !

K. B.

bakoukader@yahoo.fr

Parmi les films snobés par le palmarès du 8^e Festival international d'Oran du film arabe, certains apportent des propositions originales et novatrices tandis que d'autres parviennent à disséquer la réalité arabe avec finesse et créativité.

Dans beaucoup de festivals, dont celui d'Oran, le jury désigné pour départager les films en compétition est souvent en-deçà de la complexité esthétique et philosophique de certaines œuvres. C'est le cas de *La vallée* du cinéaste libanais Ghassan Salhab.

Certes, la sélection de cette 8^e édition était dense et exigeante mais le palmarès annoncé vendredi dernier à Oran n'était pas toujours pertinent sans parler de la suppression inexplicable du prix de la mise en scène. Cette année,

Ghassan Salhab est venu avec un film déroutant qui n'a pas manqué d'irriter une partie du public par son rythme lent et sa dramaturgie parcellaire.

La vallée est un long-métrage futuriste qui invente une très probable apocalypse au Moyen-Orient. Seulement, on ne comprendra ce contexte que vers la fin du film car, tout au long de deux heures, nous sommes les témoins d'une histoire apatride et surréelle où un homme campé par l'inénarrable Carlos Chahin, victime d'un accident de voiture, croise un



Photos : DR

groupe de jeunes dont la voiture est en panne. Après l'avoir réparée, l'homme s'effondre sur le bitume et les inconnus se sentent obligés de l'emmener. Ayant perdu la mémoire, il ne peut rien leur expliquer de sa situation. La bande d'amis (Carole Abboud, Youmna Marwan, Fadi Abi Samra et Mounzir Baalbaki) n'est autre qu'un groupe de trafiquants de drogue qui nous mènent à un domaine isolé, semblant vivre en dehors du monde réel, gardé par des hommes armés et entouré de jardins édeniques. Ils y retrouvent leur associé, visiblement responsable de la commercialisation de la cocaïne (Aouni Kawas).

La présence de l'homme sans nom ni mémoire devient problématique malgré les quelques instants de convivialité autour d'un dîner et d'une bouteille de Arak. Les doutes sur son amnésie vont même pousser les trafiquants à le brutaliser pour lui extorquer des aveux, jusqu'à ce que des bruits de bombardement secouent cette atmosphère à la fois éthérée et pesante.

Lorsqu'on annonce à la bande que l'armée libanaise est dans les parages, ils s'apprêtent à riposter par les armes mais finissent par quitter les lieux pour traverser des villages déserts où passent, de temps à autre, des milices inconnues. Un jeune homme fuyant sur sa mobylette leur apprendra ce qui se passe : «Il n'y a plus de Moyen-Orient», puis une vieille radio trouvée dans un atelier abandonné leur assènera l'ultime coup de massue : «Beyrouth a été entièrement rasée. Elle n'existe plus !» Et c'est à ce moment précis de fin du monde que l'homme accidenté recouvre la mémoire et raconte qu'il revenait d'un exil de dix

ans et qu'il voulait simplement prendre en photo leur vieille maison familiale dans un village dans la région de Bikaâ...

Ce film spectral n'est pas un exercice de style ni une surenchère esthétique dénuée de propos. Chacune des scènes de *La vallée* est chargée de symboles tantôt mystiques, tantôt occultes et souvent politiques, mais aucune ne se dissocie d'une certaine esthétique propre à Ghassan Salhab, depuis son premier film *Beyrouth Fantôme* jusqu'à *La montagne*.

En optant pour une narration déconstruite et en bannissant la démonstration, le cinéaste crée un univers à la fois absurde et tragique avec des personnages fantasques et quasiment déréalisés : le chimiste perfectionniste qui veut fabriquer une cocaïne inédite et qui écrit des poèmes rimbaldiens ; l'artiste qui s'acharne à aider l'inconnu à retrouver sa mémoire et lui invente des souvenirs à travers les traits hystériques de ses dessins ; l'ancienne infirmière qui compare les religions au sexe et à la gastronomie ; le jeune paumé qui joue tantôt à l'esthète, tantôt au cowboy...

Et enfin, cet homme amnésique qui regarde son entourage comme un nouveau-né terrorisé et fasciné par la vacuité de tout. Le film qui commence par une nature à couper le souffle enlacée par un ciel limpide se termine par un horizon surchargé de fumée et une terre craquelant sous les bombes.

Le cinéaste, dans sa vision d'un futur plus que plausible, a opté tout au long du film pour le silence et les plans étirés, comme pour signer l'arrêt de mort de toutes les sémantiques verbeuses qui ne peuvent plus rien devant la tyrannie du réel.

Sarah Haidar

ÉVOCACTION

Il y a dix ans, disparaissait Othmane Bali

Il a été le premier ambassadeur de la culture targuie dans toute sa splendeur, diffusant la musique traditionnelle de Djanet, sublimée par sa virtuosité au luth, à travers les scènes du monde : Othmane Bali, disparu tragiquement il y a dix ans, aura laissé un héritage inestimable, aujourd'hui perpétué par sa famille et ses élèves.

Au-delà du musicien atypique attirant la curiosité des mélomanes, Othmane Bali, Mebarek Athmani de son vrai nom, aura été porte-voix à la fois de la musique, de la poésie touareg, et de la langue tamasheq qu'il a diffusées dans les grandes villes d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique avant d'être emporté par la crue d'un oued dans sa ville natale de Djanet le 17 juin 2005. Né en 1953, cet infirmier de formation s'était consacré à la promotion de la musique traditionnelle de la région et de la poésie du tindj transmise oralement par sa mère, Khadidja, poétesse et parolière de Othmane Bali. Avec un premier album en 1986, enregistrement composé essentiellement de poésie féminine et élaboré avec une troupe de femmes, «l'élève de sa mère» comme il aimait être qualifié, avait aussi bousculé les us et codes de cette musique traditionnelle. Plusieurs grands succès, qui feront la renommée de l'interprète, suivront ce premier opus, comme *Assarouf* (pardon), *Assouf* (nostalgie), *Assikel* (voyage) ou un live



enregistré à Caracas (Venezuela) en compagnie du bassiste et percussionniste américain Steeve Shehan. En plus d'avoir joué sur les scènes du monde entier, Othmane Bali a également fait preuve d'une grande ouverture sur les musiques du monde pour actualiser et enrichir la musique traditionnelle comme lors de sa collaboration avec le groupe de jazz italien Vincenti. Avec sa troupe composée des femmes de sa famille et de ses élèves comme Miloud Choughli, le virtuose du luth a animé des concerts agrémentés parfois de spectacles de danse donnant ainsi «une seconde vie et une autre dimension à la culture des Touareg du Tassili», comme en témoignait sa mère, décédée en 2014.

Après sa disparition soudaine et le grand vide qu'il aura laissé sur la scène culturelle algérienne, son fils, ses amis musiciens et ses élèves s'efforcent non sans peine de perpétuer le style du maître ou en revisitant ses compositions.

Jouant du luth avec la troupe traditionnelle du défunt, Nabil Bali Othmani a confié que son père avait laissé pas moins de 250 poèmes et compositions et qu'il compte exploiter dans ses prochains albums.

Dans la ville de Bali, deux noms — qui marchent sur les traces de leur mentor — se démarquent aujourd'hui sur la scène musicale algérienne et étrangère : Abdallah Mesbahi, continuateur de l'œuvre de son ami, et Miloud Choughli, membre de la troupe du défunt qui continue un travail de recherche musicale pour dynamiser et enrichir les musiques et poésies ancestrales du Tassili. Au-delà du cercle des musiciens du Tassili, le style de l'interprète de *Damâa* et de *Kel Akaline* a réussi à conquérir de nouveaux adeptes dans d'autres régions du Grand Sud algérien et intéresser de jeunes musiciens au luth.

La troupe Tinissa de Tamanrasset, menée par le luthiste Rezaoui, témoigne de l'influence de Othmane Bali sur les jeunes groupes qui ont revisité la poésie de la musique targuie en y introduisant d'autres instruments traditionnels de leur région, ce qui était le vœu le plus cher de Othmane Bali. Le défunt, rappellent ses proches, avait toujours encouragé les musiciens à trouver leur propre voie dans la musique, et à enrichir l'héritage traditionnel targui, sans jamais toucher à son âme ou renoncer à son authenticité.

Actucult

PLACE DE LA GRANDE-POSTE (ALGER-CENTRE)
Mercredi 17 juin à 20h : «La Fête de la musique» avec Aziz Sahmaoui, Nesma flamenco et Freeklane. Entrée libre.
GALERIE ASSELAH (39, RUE ASSESLAH-HOCINE, ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 2 juillet : L'Etablissement Arts et Culture de la wilaya d'Alger organise une exposition de calligraphie de l'artiste

Tayeb Laïdi.
LES GLYCINES CENTRE D'ÉTUDES DIOCÉSAIN (5, CHEMIN SLIMANE-HOCINE, ALGER)
Mardi 16 juin à 18h : Conférence «Les Oulémas et le nationalisme économique des années 1940. La dimension économique du mouvement de l'Islah», par Shoko Watanabe, Institute of Developing Economies, Chiba, Japon.
INSTITUT FRANÇAIS D'ALGER

(ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 4 juillet : Exposition «Eaux de là» d'Anne Saffore (sur les façades de l'Institut).
GALERIE D'ARTS AÏCHA-HADDAD (84, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)
Jusqu'au 25 juin : Exposition de peinture par l'artiste Réda Djeflal.
GALERIE D'ART SIRIUS (139, BD KRIM-BELKACEM, TÉLEMLY, ALGER)
Jusqu'au 30 juin : Exposition de peinture

«Symphonie du désert» de l'artiste Valentina Ghanem Pavlovskaya.
GALERIE BAYA DU PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)
Jusqu'au 27 juin : 5^e Salon national de la photographie insolite.
GALERIE D'ART DAR EL-KENZ (LOT BOUCHAOUÏ 2 N°125, CHÉRAGA, ALGER)
Jusqu'au 20 juin : Exposition «1, 2, 3»

des artistes Yasmina Saâdoun, Kamel Benchemakh et Amar Briki. La galerie est fermée le vendredi et le samedi.
MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER (RUE LARBI-BEN-M'HIDI)
Mardi 9 juillet : Exposition «La saga de la création de la Cinémathèque algérienne» à l'occasion du cinquantenaire de sa création.